

fiences de l'Ancien Testament, les consolations suaves de l'Évangile, et les ravissants *Alleluia* du paradis. C'est le ciel s'unissant à la terre dans les embrassements infinis de l'infinie charité.

O belles fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête Dieu, de la St. Jean-Baptiste, de la St. Pierre ! fêtes préludes de la grande fête éternelle ! les bons et vrais chrétiens savent bien toutes les joies que vous donnez !

Les favoris du siècle, les blasés du monde, les oisifs des salons, les hommes des théâtres et des romans qui paient si cher ce qu'ils appellent leurs plaisirs, ne comprennent pas quels drames touchants s'accomplissent sous les voûtes retentissantes de nos basiliques ; ils ne savent pas les délices de nos solennités chrétiennes, les larmes heureuses qui coulent sur les parvis de nos temples, les doux et saintes allégresses, les joies profondes, les visions bénies, les ravissants *latulus sum*... que l'on en rapporte dans son cœur !

Toutes les magnificences s'unissent dans nos fêtes religieuses : poésie, musique, éloquence, symbolisme, ornements, nos cloches, nos orgues, nos hymnes sublimes, enflammées, nos multitudes fidèles, nos prêtres, nos pontifes, la pompe auguste de nos cérémonies... " Il y a là, pour qui n'a pas perdu avec la pureté du cœur le sens du beau, du grand, du naïf, du pathétique, du sublime, de l'infini, de quoi faire prendre en pitié toutes nos fictions théâtrales montées à si grands frais d'imagination, de vanité et de corruption, de quoi les faire désertir pour courir s'abreuver à la grande source et au grand affluent de toute poésie : la suprême réalité, la religion, Dieu." (A. Nicolas.)

Où, sans doute, Dieu ; car c'est sa présence réelle sur nos autels qui, suivant les expressions du même auteur, fait le sérieux réel de nos pompes, qui les motive, qui les concentre, qui les balance de son poids infini, ou plutôt les anéantirait toutes de sa grandeur si elle ne leur en communiquait pas une partie. C'est donc chose bien triste que de rester étranger à ces merveilles adorables, c'est un vide cruel, un profond malaise, un terrifiant désespoir. Nous allons le comprendre. Écoutons l'aveu que nous en fait un de ces cœurs dévoyés :

"Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches, et comme leur doux reproche maternel?... Qui voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose

alors la plume et ferme le livre ; il ne peut s'empêcher de dire : Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs, le plus simple, le moindre de ces enfants !" (Michelet.)

Nos fêtes de l'Église sont une couronne faite à l'année ; toutes les saisons, tous les mois voient s'épanouir ses fleurs. C'est l'Évangile même, perpétué comme les saisons de la nature ; c'est le sublime et divin poème de notre histoire qui revient toujours et toujours plus beau sous nos regards ; toujours avec la grande et divine figure du Christ, soleil immobile autour duquel gravitent tous les mystères, et qui nous fait sentir, à mesure que nous les célébrons, sa chaleur et sa vie ; toujours encore avec la gracieuse et suave figure de Marie qui reste à jamais inséparable de celle de Jésus.

C'est pour nous imprégner, par nos facultés et nos sens, des exemples et des vertus de la Mère et du Fils que l'Église déroule ces chants, ces cérémonies, ces pompes d'une beauté incomparable et qui emporte avec elle le témoignage sensible de la vérité dont elle est la splendeur.

Assistant un jour à une Messe solennelle et pontificale, célébrée par l'évêque de Breslaw, le grand Frédéric, ému et ravi, s'écria devant le prélat : " Nous autres protestants, nous traitons Dieu sans façon dans notre culte ; mais vous, catholiques, vous le servez véritablement en Dieu."

Dans la dernière quinzaine, nous avons eu une suite de fêtes précieuses pour le cœur du chrétien et dont nous pouvons dire qu'elles ont été solennisées aussi magnifiquement que jamais.

Le dimanche, 18 juin, a eu lieu la belle procession de la Fête-Dieu, au centre de la ville, par la rue Notre-Dame et la rue St. Paul. Nous avons remarqué, surtout, l'admirable aspect de la rue St. Paul. Plusieurs arcs de triomphe en occupaient l'étendue, entre la Place Jacques-Cartier et la rue St. Sulpice ; il y avait un tel déploiement de feuillages, de bannières et de pavillons, que c'était absolument comme un berceau continu, qui répandait sur la rue comme une demi-obscurité, et lui donnait l'apparence de la nef immense et colossale de la plus belle église que l'on puisse imaginer. Ce spectacle était tout-à-fait saisissant, et les arcs de triomphe luttèrent avec la hauteur des plus belles maisons. La cérémonie s'est passée dans le plus touchant recueillement.

Le jeudi suivant a eu lieu la cérémonie de la Confirmation, conférée par le pieux et vénérable Evêque d'Ottawa, dans les églises de Notre-Dame et de St. Patrice ; il y a eu en tout 1342 nouveaux confirmés, dont 948 appartenant à la population canadienne, et 394 appartenant à la population irlandaise.

Un grand nombre de parents sont venus ajouter à la beauté et à l'édification de cette cérémonie par leur